

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Alphonse SIDLER

Au Gotthard (récit militaire)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1900, tome 2, p. 134-146

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

AU GOTTHARD

(récit militaire)

La presse, écho multiple, a redit à la Suisse entière le bruit des armes, le vacarme des fusils, des canons, qui pendant quelques jours du mois dernier, du glacier du Rhône au Saint-Gotthard, tourmentèrent les échos, habitués pourtant à ce réveil vigoureux. Elle a montré la tâche imposée aux chefs, les mesures prises en conséquence, la marche des troupes, les traits les plus saillants des manœuvres, le résultat final. Un point cependant, pas négligeable du tout, n'a trouvé d'écho nulle part : ce sont les impressions du soldat, ignorant lui le but tactique de la marche qu'il doit faire, des mouvements qu'il doit exécuter, par le fait même sans soucis aucuns, l'esprit libre et

se promenant sur toutes choses : ayant beaucoup vu, beaucoup senti, beaucoup travaillé, sans doute il aura quelque peu retenu.

*

« Dix-huit jours de service, quelle grande affaire! Le sac au dos, flingot à l'épaule, joyeux pioupious nous sommes allés, quittant parents, amis, les affaires, la famille et les amours, où le drapeau nous attendait. A Sion, sur la Planta, nous voilà tous accourus, et le refrain du bataillon, sonné par la fanfare à pleins poumons, annonce le signal de l'assemblée. On se met en rangs : soldats du 88, adieu la liberté, la vie paisible de nos vallées, de nos montagnes ! Pour trois semaines nous sommes à la patrie, pour trois semaines nous aurons l'esprit militaire :

Dormir mal et se lever tôt,
Avoir soif et manger trop chaud,
Quand on voudrait parler se taire,
Quand il pleut sortir sans manteau,
En capote dès qu'il fait chaud,
Sauter, courir, se mettre à terre,
Quand on s'est mis : « Remettez-vous... »
Il n'est pas de bonheur plus doux
Quand on a l'esprit militaire! (1)

Sion ne nous garda qu'une journée, son antique caserne une seule nuit ; et l'aube à peine blanchissait l'horizon, qu'un malheureux trompette, l'embouchure encore endormie, cuivrait déjà de son mieux les ar-pèges de la diane. Après avoir relié connaissance avec le chocolat militaire, bien lestés pour le voyage, nous primes le train, un long train spécial qui nous emporta jusqu'à la capitale du Valais italien. Sur le parcours,

(i) V. Fonjallaz

des maisonnettes baignées de verdure, des stations, des champs, des vignes, des frais sentiers, partaient des saluts amis, des vœux, des souhaits, même un baiser malin parfois, du bout des lèvres et du bout des doigts : les mouchoirs, les petites mains blanches des jeunes filles et des enfants, s'agitaient ; les cœurs battaient ! Puis tout passa ; le silence allait se faire. Mais le soldat, pour oublier ce dernier sourire qui le poursuit, cette dernière larme qui lui fait mal, entonna fièrement une chanson guerrière : C'est le grand cœur qui fait les braves !

Tout à coup le train stoppe : Brigue ! Débarqués, rassemblés sur la place de la gare, le képi décoré d'une belle bande blanche, nous sommes prêts à partir en guerre. Le 89 est l'ennemi : nous marchons à lui ! Oui, nous marchons, mais distraitement, sachant fort bien que ce premier exercice de combat, et ceux des deux jours qui suivront, ne sont au programme que pour nous remémorer notre métier de soldat, et nous amener insensiblement, par étapes, au rendez-vous de Gletsch. Du reste, est-il étonnant que nous ne pensions pas uniquement à l'ennemi, que nous ne voyons pas, lorsque sur le chemin que nous suivons se presse une foule curieuse et bruyante, que nous traversons ce fouillis de baraques italiennes, où s'abritent des centaines d'ouvriers travaillant au percement du Simplon. Le tein basané, le geste vif, la voix claire, habillé de couleurs voyantes, négligé dans sa mise, tout ce monde, nouveau pour nous, accouru sur notre passage, attire nos regards étonnés et provoque chez les plus observateurs des remarques originales, dont nous nous egayons à franc cœur. De temps en temps aussi le sifflet

de la locomotive de sa note sèche vient frapper notre oreille. Puis le son diminue, s'estompe et s'efface dans l'immense tunnel, dont la gueule apparaît au loin, béante et sombre.

Mais laissant derrière nous la vie et le tapage des villes, des industries et des fabriques, nous pénétrons bientôt dans la belle vallée de Conches, où le calme repose l'esprit, et la douceur du paysage, la vue. Bien que fils des montagnes, accoutumés aux beautés de la nature que Dieu prodigua si largement à notre pays, nous admirons ces villages coquets assis au bord du Rhône, ces chalets accrochés aux pentes encore vertes des pâturages. Que de riants tableaux, de gracieuses échappées ; quelle richesse de décors, cimes majestueuses, hameaux charmants, frêles cascades ! Mais le soleil est chaud, et ses rayons brûlants font perler à nos fronts une abondante sueur. On s'éponge avec un soupir : quelle « tiède » ! Cependant on avance avec courage ; nous approchons de l'ennemi. Nos chefs ont braqué leurs jumelles ; des ordres se transmettent... s'exécutent. Nous serons vainqueurs!.....

L'ennemi se retire : il est battu. Ceci vaut bien quelques instants de repos sans doute, le temps de cuire et manger son dîner. Dans un ordre parfait les cuisines se creusent, le bois s'entasse, les gamelles s'alignent. Bientôt les flammes pétillent, la fumée s'élève ; et l'odeur exquise du rôti qui se dore aiguise encore les appétits. La pipe aux dents, patiemment on attend le signal de la distribution ; puis quand c'est prêt, quand tout le monde a pris place au rang, à chacun vient son tour, à chacun sa part. Et dispersés, choisissant l'endroit qui vous sourit le mieux, on se met à l'ouvrage.

On taille dans sa miche, goûte à la viande. « Superbe ce rôti ! Quelle saveur ! Succulent ! Ma femme, un cordon-bleu pourtant, n'en fait pas de meilleurs ! » Et l'on dine à belles dents, trouvant le service chose bien supportable quand la cuisine est bonne, et la gourde remplie. Ensuite c'est la sieste, agrémentée de gais propos ; on s'amuse, on badine, on discute, et l'on fume. Les plus calmes s'endorment, à l'ombre, au pied des arbres, au bord de l'eau. Leur somme toutefois n'est pas bien long, car déjà le rappel va sonner. Chacun alors de courir à son sac, à son arme, au faisceau... et départ ! Nous continuons la marche, gais et contents, chantant à gorge déployée nos beaux chants patriotiques ou nos gaudrioles soldatesques. La route ainsi s'abrège : nous avançons, nous avançons... Et c'est, quelque peu fatigués sans doute, mais la tête haute et marquant bien le pas, qu'au son de la musique nous pénétrons dans le charmant village de Fiesch.

Ses granges, ses remises, maison d'école, de commune, sont préparées pour nous recevoir : palais du soldat, où son lit est la paille et l'oreiller son sac. Une couverture jetée sur l'épaule, il pénètre dans le cantonnement assigné, s'aligne, se loge, s'installe. Et quand à la retraite il va prendre son repos, bien mérité : « Si tous les jours doivent se ressembler, dit-il, nous ferons bonne campagne ! »

Les deux jours suivants ressemblèrent en effet, du moins jusqu'au second soir, qui, lui, sortit de l'ordinaire et fut d'un cachet tout particulier, très intéressant.

On avait ce jour-là combattu près du village d'Ulrichen. Et si ce haut fait d'armes n'a pas mérité de

croix commémorative, à côté des deux qui rappellent aux passants les victoires des gens du Valais sur l'armée du duc de Zaehringen en 1211, et sur celle des Bernois en 1419 - qui ne se souvient de l'affaire de la mazze? -, du moins nous étions fiers, avec raison sans doute, de pouvoir dire: « Nous fûmes à Ulrichen! ».... sans peau d'ours, il est vrai, ni barre de fer, comme Thomas Riedi, le héros ulrichois. Autres temps, autres mœurs !

Et maintenant nous suivions les lacets ombragés que forme la route au dessus d'Oberwald, village extrême de la vallée de Conches. Tout le monde suait, soufflait... mais n'était pas rendu ! Le fifre et le tambour marquaient la cadence, et crânement, au pas de procession, le régiment montait. Quel coup d'œil ! Ces centaines de soldats, l'arme portée sur l'épaule, gravissant en longs zigzags les flancs de la montagne, tantôt longeant la gorge où le Rhône écume, roule et gronde, tantôt disparaissant sous un bouquet de vigoureux mélèzes, pour reparaître ensuite au grand soleil, un soleil tropical ! Nous étions seuls à jouir du spectacle ; et cette marche solennelle, si grave, nous mettait en belle humeur.

Cependant nous approchions de l'étape où, la nuit, nous devons faire relâche.....

Tout à coup, quittant les lacets qui montent au Grimsel, la route nous conduisit sur la droite. Quelques minutes après, nos yeux surpris et ravis admiraient la grandiose beauté de la vue qui s'offrait à nous.

Au fond, le glacier du Rhône, imposant par sa masse, s'étalait dans toute sa majestueuse fierté. Les cimes

environnantes laissaient encore au soleil couchant jeter quelques rayons, qui se jouaient sur les dentelures irrisesées du glacier supérieur; tandis que l'éventail et la cascade de glace, déjà dans l'ombre, ne présentaient plus que des taches bleuâtres accrochées aux parois des crevasses et des grottes. Plus haut, les pointes élancées de la Furka, du Galenstock, et du Siedelhorn, se détachaient nettement sur le fond bleu-clair du ciel sans nuages. Et puis dans l'immense amphithéâtre, formé par les rochers qui s'élèvent graduellement jusqu'au pied des montagnes voisines, de noms baroques, le Rhône aux flots naissants quittait son berceau, un berceau de roi, pour aller courir le monde et s'enrichir des eaux d'autrui. Sur sa rive droite, adossés au rocher, l'hôtel du « Glacier du Rhône » et la chapelle anglicane, bien que de dimensions respectables semblaient ployer, écrasés par la magnificence, par la puissance de l'œuvre du Créateur.

Déjà l'artillerie de montagne nous avait précédés au rendez-vous, et s'installait derrière la dépendance de l'hôtel, sur la rive gauche du fleuve minuscule. La cavalerie descendait en ce moment la route du Grimsel et nous, nous défilions, musique entête, devant l'hôtel peuplé d'étrangers de tous pays, pour qui ce rassemblement de troupes appartenant à différentes armes était, à pareille altitude - on le comprend - un véritable événement.

La cavalerie arriva peu de temps après. Et dans « l'arène » de cet amphithéâtre naturel, il se trouvait alors, établissant leur bivouac, deux batteries d'artillerie de montagne, un escadron de cavalerie et deux bataillons d'infanterie, avec leur train : assez d'hommes et de chevaux pour mettre une vie inaccoutumée dans

ce trou perdu des Alpes, - un trou, oui, mais féérique, merveilleusement beau !

Les tentes furent rapidement dressées, variant, suivant les unités, de dimensions, de formes et de couleurs, et donnant au paysage un aspect curieux, indéfinissable. Puis tous travaux achevés, repas du soir compris, éprouvés quelques peu par la fraîcheur de la nuit tombante, nous nous groupâmes autour des feux de cuisines pour chanter en chœurs, tout en savourant l'arôme d'un cigare, nos chants de montagnards, nos coraules, nos chansonnettes, simples, bien simples, mais si belles pour nous, qui rappellent toujours l'âtre modeste où les anciens nous les apprirent. Ceux dont les provisions n'étaient pas épuisées, imitant nos officiers qui mangeaient la raclette assis autour d'un feu, faisaient griller sur la braise quelques tranchettes de fromage, délicieuses, à leur dire, exquis, si l'on a de quoi les arroser ensuite. D'autres, plus bruyants et moins gourmands s'en donnaient à jouer à la « mora » comme de vrais Italiens : cinque, quattro, sei !

Des groupes d'étrangers, d'Anglais beaucoup, de Français, d'Allemands, qui se promenaient en curieux autour de notre campement, s'arrêtaient pour nous écouter, nous observer. Nous n'y primes tout d'abord point garde, puis nous nous mimes à les baptiser, qui Bismark, qui Dreyfus, Grispi, Chamberlain, d'après les ressemblances,... très arbitraires ! On s'amusait d'un rien, causait de toutes choses; on parla même des braves Boers, on les chanta :

Le président Krüger

Dit à Joubert :

« Faut leur flanquer une pile

Comme Sparte aux thermopyles ! »

Ils ont fait un massacre
De lord Gatacre,
Et l'on mis dans une caisse
A Lourenço-Marquez.

Sur ces entrefaites, l'impitoyable signaliste nous expédia -... non pas dans une caisse...- sous nos tentes. C'est l'heure du repos. Mais le sol est rocailleux et dur, et la température est froide. Aussi le vieux Morphée, aux bras usés, se fait-il bien attendre. Il est venu tout de même, quand, rompant le silence et la règle, notre « sac à douilles », — son nom m'échappe — comme un « amen » eut conclu: « Chouette soirée... y a pas! Si ça va toujours comme ça... »

A quatre heures, avant le jour, réveil ! Le clairon sonne ; l'écho répond. « Debout ! » crient les sous-officiers. « Pour la patrie ! » répliquent les farceurs. On s'étire, baille encore, et cette couche moelleuse qui, hier au soir, nous faisait tous maugréer, maintenant a nos regrets. Tout à coup un gros rire éclate : dans le coin de notre pavillon de famille un groupe ronfle encore à poings fermés. Vite on enlève les supports de la tente, et la toiture s'effondre, ensevelissant nos dormeurs que l'humidité de la bâche caresse assez désagréablement pour leur faire ouvrir les yeux et desserrer les dents. Ils pestent, et nous rions, se dégagent, nous poursuivent, et nous fuyons. . . . Mais la paix est faite. Vite il faut se mettre à l'ouvrage, rouler sur son sac les couvertures et les toiles, y placer le bois et les supports, faire sa toilette, celle du bivouac, déjeuner, s'équiper... et partir ! La cavalerie nous précède ; l'artillerie nous suit. Et le premier rayon du soleil qui se lève va bientôt nous rencontrer. Lentement il descend le glacier, puis rejoint la route de la Furka qui nous mène en

serpentant sur le flanc de la montagne, au canton d'Uri, au berceau de notre Suisse aimée. — En trois heures nous atteignons le col. Un instant de repos nous est octroyé, dont on profite pour nous distribuer de superbes bâtons à forte pointe.

Quelque chose de grand va se passer. Notre major, monté sur une éminence, de l'index désigne une moraine, une immense moraine. Le front plissé, les capitaines interrogent leur carte, discutent entre eux, causent à leurs lieutenants. . . . « C'est à nous qu'échoit la tâche difficile, nous ont-ils dit, revenus près de nous ; ce sera rude, mais on est du 88 : il faut se montrer à la hauteur ! » Après un pourparler très court des colonels et des majors, on nous fait mettre le sac au dos, et . . . « Bataillon - garde à vous ! ». . . .

Les manœuvres ont commencé : nous marchons contre le Gotthard ! Certes, nous ne nous berçons point de la douce illusion de remporter victoire. Nous sommes assez bons citoyens pour croire ces forteresses, construites à grands frais par notre bonne mère la Confédération, en état de nous résister sans peine, et de nous renvoyer prestement d'où nous avons osé venir... Mais nos chefs ont dit : « Allez ! » Et nous, écoutant la voix du devoir, obéissant à notre esprit militaire, nous sommes allés. Nous avons gravi la moraine qui court au pied du glacier du Siedeln. Six, sept, huit heures durant nous avons marché sur ces amas de blocs, sur ces cailloux roulants. La chaleur, la faim, la soif, ajoutaient encore à la difficulté de la marche. Mais l'amour-propre était en jeu : fiers de la confiance de nos chefs, nous les avons suivis jusqu'au bout. L'effort fut grand, et grande la fatigue, .. pour un résultat bien minime,

ont dit les grands journaux. Qu'importe, notre marche fut belle et méritante.

Pendant ce temps, au fond de la vallée, la cavalerie, dans une inaction complète, prouvait son impuissance, son inutilité sur un champ de manœuvres de ce genre. - L'artillerie de montagne avait pris position. Mais les canons des forts étaient plus nombreux et plus grands : ils eurent beau jeu.

Deux bataillons, le 87 en bas, le 89 à mi-hauteur, sur le flanc de la montagne, avançaient avec peine. L'ennemi, plus haut placé, mieux retranché, plus fort, faisait pleuvoir sur eux une grêle de projectiles,, heureusement supposés. De notre position dominante, le spectacle était superbe, émouvant. Nous embrassions tout le théâtre du combat ; mais nous étions trop loin, trop haut perchés, pour pouvoir participer à l'attaque. Nous donnâmes bien quelques feux, toutefois d'une efficacité douteuse. A nos pieds, par contre, on combattait avec vigueur. Les canons crachaient le feu, avec un bruit de tonnerre, grondant longuement dans les échos lointains ; les mitrailleuses ennemies crépitaient avec acharnement ; les lignes de tirailleurs, fourmillant de toutes parts, faisaient un étourdissant vacarme... Le clairon sonnait; les drapeaux flottaient....

Soudain, quand les réserves se mirent en branle, au plus fort du combat, le signal de la retraite, toujours bien accueilli, vint mettre un terme aux hostilités: tout était perdu, fors l'honneur!

L'ennemi, dans le but de permettre la reprise des manœuvres le lendemain, se retira, pour aller camper dans sa seconde position défensive, tandis que nous passerions la nuit sur le champ de bataille abandonné du vainqueur.

Nous descendîmes lentement de notre observatoire, avec moult précautions, redoutant de détacher et faire rouler quelque bloc meurtrier sur ceux qui se trouvaient en tête de notre longue colonne.....

Ah, quelle douce sensation quand, une heure ou deux après, nous pûmes de nouveau marcher sur terre ferme, courir sur le gazon frais et tendre, si doux au pied ! Nous arrivâmes avec la nuit sur l'alpe - Ochsenalp - où nous devons nous reposer. Le bivouac fut rapidement organisé ; la soupe, sitôt cuite, avalée à grand appétit... Et sans attendre l'heure de la retraite, roulés dans leur couverture, officiers et soldats, sous latente, s'endormirent du même sommeil, que procure le devoir péniblement mais vaillamment accompli.

.... Le combat du lendemain fut long et non moins rude, plus acharné peut-être, et de notre côté plus désastreux encore. Mais le but était atteint, la démonstration faite, disait-on. Que vouloir de plus dès lors ? Nous pouvions maintenant reprendre le chemin de la caserne, laissant à nos tacticiens le soin de discuter les points intéressants, nombreux sans nul doute, de ces manœuvres. Pour nous, il nous suffisait de savoir que nous ne prendrions jamais les forts du Gotthard, et qu'en temps de guerre.... Psst!.. ne faisons pas rire les anti-militaristes !

— Ce soir-là nous recouchions sur la paille, à Realp. Et la journée suivante, un dimanche, fut consacré tout entier au repos des troupes. Notre bataillon eut peine à se presser au complet dans l'église coquette du petit village uranais. La fanfare joua l'hymne suisse, pendant que le prêtre offrait au Dieu des armées l'hommage

de ces soldats, aussi fidèles au devoir qu'à la foi des aïeux.

... Puis nous battîmes en retraite, par les mêmes chemins, la même poussière, les mêmes villages, la même vallée. En deux jours nous arrivâmes à Brigue, et, par train de plaisir, à Sion. Nous fîmes de nuit notre entrée dans la capitale, acclamés par les braves Sédunois. La musique redoublait d'ardeur; et nous, fièrement, dans l'éblouissement des feux de bengale, nous marchions au pas, les pieds endoloris, il est vrai, mais le cœur net et la gaîté dans l'âme. Alph. SIDLER